

Histoire et mémoire de l'immigration en Briançonnais

René SIESTRUNCK *

**Parer à une carence de
l'historiographie locale en
matière d'immigration en mettant
en place une recherche-action
appuyée sur les acteurs
associatifs, c'est l'essai
transformé par la MJC-Centre
social du Briançonnais.
Une objectivation-appropriation
de la mémoire locale.**

Depuis maintenant six ans, la MJC-Centre social du Briançonnais, à côté de sa mission d'accompagnement social des populations issues de l'immigration, sert de support à une recherche sur l'histoire et la mémoire de l'immigration, soutenue par la commune de Briançon et la direction régionale du FASILD. La recherche a été conçue comme une action. À chaque phase correspondent une publication, comme trace durable, et un événement, durable ou éphémère : (film, spectacle, rencontres, ateliers). Le travail s'est donc appuyé sur les associations, aussi bien celles animées par des bénévoles que celles qui réalisent des prestations dans un cadre institutionnel. Avec quelques personnalités (enseignants, travailleurs sociaux), ces associations ont constitué un réseau de référence pour l'auteur des études. Pour ceux qui réalisent l'accompagnement social, l'étude de l'arrière-plan historique est indispensable. Pour ceux qui se préoccupent de l'historique, une restitution active ne l'est pas moins.

Depuis 1850

Ce travail en est actuellement à sa troisième phase. La première a consisté à effectuer un inventaire des immigrations dans la région depuis 1850. Cette pose de jalons a pris, pour sa partie historique, la forme d'un livre, *Venus*

* *MJC-Centre social du Briançonnais*

d'ailleurs (Éditions Transhumances, 2001) et, pour sa partie contemporaine, celle d'un film vidéo, *Lombarde et Sirocco* (Isabelle Pratz-Mahenc, 2001). Des immigrés d'aujourd'hui y parlent de leur départ, de leur installation et de leurs projets.

Cette première phase faisait ressortir les caractéristiques géopolitiques d'une petite région marquée par la présence de la frontière. Les vallées briançonnaises jusqu'au traité d'Utrecht (1713) étaient unies aux vallées de l'autre versant. Au cours du XIX^e siècle, la frontière prend consistance. De part et d'autre, on construit des fortifications. Les hautes vallées restent pourtant un lieu de passage facile. À l'ouest, la vallée de la Romanche, Grenoble, Lyon et leurs industries constituent une attraction. Au sud, la vallée de la Durance conduit naturellement à Marseille.

Elle constatait aussi la carence de l'historiographie locale pour ce qui concerne les immigrations et proposait d'en distinguer plusieurs modes. Ainsi, "de tous temps", le pays a encouragé une immigration de voisinage, issue des vallées voisines, pour les travaux agricoles, le bâtiment, le service des maisons.

Les industries, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, éprouvent les limites de cette immigration d'opportunité, choisie par les migrants, et, pour remplir les ateliers, dépêchent dans les vallées, puis les régions rurales plus éloignées, des recruteurs. L'usine briançonnaise de la Schappe (peignage de la soie) reste viable tant qu'une main d'œuvre abondante et bon marché lui est assurée. Elle comptera jusqu'à 1200 employés, qui sont surtout de très jeunes employées italiennes.

Ensuite, ce sont les travaux de percement des galeries d'amenée d'eau pour l'usine hydroélectrique de l'Argentière qui nécessitent

des milliers de mineurs, essentiellement italiens. Par la suite, l'usine d'aluminium installée sur le site diversifie l'origine des ses ouvriers. En 1949, on ne compte pas moins d'une dizaine de nationalités, dont les ressortissants ont été démarchés dans leur pays.

Les guerres et les crises politiques engendrent des mouvements de population qui peuvent se confondre avec ceux de cette logique économique ou les amplifier.

À la frontière, la mondialisation se précise: Roumains, Kurdes, Sri Lankais... Parfois, selon des mouvements dirigés, échouent, ou sont accueillis, des contingents éjectés de leur pays par les fractures du monde : Serbes en 1916, Espagnols en 1937, Hongrois en 1956, Kosovars en 1999.

De l'Autre Versant, l'immigration italienne

L'immigration italienne, omniprésente et presque invisible, dans les vallées briançonnaises, a occupé la deuxième phase de l'étude, sous le titre général de *l'Autre Versant*. Un spectacle de danse-théâtre-vidéo, avec la troupe *Les Enfants terribles* de la MJC a été présenté en 2004, dont le scénario a été alimenté par les matériaux de la recherche. Anecdotes, poèmes, légendes mettent en mots les moments de l'immigration : l'arrachement du départ, le voyage, l'arrivée, la déception, l'espoir, et là-bas, les nouvelles de ceux qui sont restés au pays.

Le livre éponyme, paru en 2006, s'attache à définir les traits pertinents de l'armature culturelle du Briançonnais qui y déterminent la perception de l'Autre. Rappelant faits et modes de parcours de cet espace, il propose une lecture du territoire. De l'autonomie dont jouissaient sur les deux versants de la montagne les communautés constituant les

“Escartons” (jusqu’en 1790), et des députés qui devaient au fil des siècles réaffirmer, en haut lieu, ces privilèges, découlaient un culte de “l’homme providentiel” et le clientélisme. Cette singularité contre l’État, les Briançonnais souhaiteraient que l’État lui-même la garantisse. De là, au plan culturel, une ambivalence, dans les situations d’accueil, que l’on a pu détecter dans l’histoire du climatisme, comme dans celle du tourisme.

Providentialisme, clientélisme appellent un troisième -isme, le paternalisme. À Briançon même, à l’usine de la Schappe, ce dernier régnait, avec un encadrement quasi-familial et rigide par des religieuses des jeunes italiennes. Mais ce paternalisme était surtout de comportement, et non celui qui s’attache ses ouvriers et la paix sociale par des avantages couplés à une discipline de fer, qui s’enracine et investit, qu’on trouve à l’usine d’aluminium de L’Argentière.

L’évolution de la représentation du “sujet italien”, de la fin du XIX^e siècle aux années 1930, pose la question du rôle de la presse et celle de l’adoption d’idées et de comportements xénophobes urbains. La presse ne fait-elle qu’encourager des sentiments latents ou bien tente-t-elle d’uniformiser les hautes val-

La grève des Kabyles à L’Argentière en 1918

(...)

En 1917, pour remplacer les travailleurs mobilisés, d’importants contingents de travailleurs «coloniaux», encadrés militairement, sont dirigés vers L’Argentière. Les archives municipales, par de longues listes d’accidentés, souvent gravement, nous apprennent que ces manœuvres n’avaient pas été formés aux tâches qui les attendaient. Au début de l’année 1918, ces travailleurs déclenchent, en plein effort de guerre, ce qui est sans doute le premier mouvement social revendicatif de l’usine d’aluminium. «Grève des Kabyles» titre *Le Courrier des Alpes* (7/02/1918). «Des Kabyles travaillant à L’Argentière font grève depuis que leur ration de pain de 850 g a été réduite à 650 g. Ils sont calmes et restent dans leur cantonnement. Quelques uns refusent de manger. D’autres demandent à aller travailler à Marseille.» Cette grève pacifique, cette grève de la faim intrigue le rédacteur qui use de l’ironie pour rendre compte de la suite des événements : «Les travailleurs kabyles ont enfin repris le travail (...). Ces grévistes d’un nouveau genre n’ont pu obtenir satisfaction sur aucune de leurs revendications. Et d’autre part il paraît que la fabrication n’a pas eu à souffrir de cette suspension partielle du travail» (14/02/1918).

Pas de commentaire, en revanche, lors de la mort d’Akli Amer, 23 ans, tué par des wagonnets de charbon (21/03/1918).

Fin avril, 85 Kabyles «ont quitté le travail, ne voulant plus travailler à L’Argentière. Ils ont été dirigés sur Marseille» (2/05/1918), ce qui peut être considéré comme un succès pour leur action. Leur remplacement ne s’est pas fait attendre puisque «200 Kabyles sont arrivés pour travailler aux usines de L’Argentière» (16/05/1918).

Les Kabyles de haute Durance ne constituent qu’une infime partie de ces migrants, 13 000 rien que pour le nord de la France, souvent arrivés en France par l’intermédiaire de «marchands d’hommes». Pierre Miquel (*La Grande Guerre*, Fayard, 1983) rappelle qu’au début de la guerre les autorités s’efforcèrent de prendre le contrôle de ce mouvement migratoire. Devant l’avance allemande, ceux qui le peuvent refluent vers Paris, d’où ils sont, pour partie, rapatriés. D’autres, restés en zone occupée, seront contraints de travailler pour les Allemands. Dès que l’effort de guerre s’organise, le besoin de main d’œuvre se fait sentir pour remplacer les ouvriers mobilisés et on a fait à nouveau appel aux Kabyles. Ils sont 20 000 en 1915, 42 000 l’année suivante. L’État recrute sur place, par l’intermédiaire de l’Organisation des travailleurs coloniaux, critiquée par les colons d’Algérie, à qui elle enlève de la main d’œuvre, et par les syndicats inquiets du développement pris par cette forme de travail, volontaire mais à maints égards forcé, encadré et embrigadé. Isolés des populations, parqués dans des baraquements insalubres, les travailleurs kabyles sont affectés par la tuberculose, la rougeole et la typhoïde. (...)

extrait de *Babel en haute Durance, L’Argentière* (à paraître)

centrale hydroélectrique qui va alimenter l'usine d'aluminium dès 1910. Si la construction des usines hydroélectriques, notamment le captage des eaux et leur conduite en galerie, correspondait au savoir-faire des mineurs italiens présents sur le site et, globalement, à un savoir-faire rural, les industries utilisant l'électricité ainsi produite étaient sans lien avec la vie et les pratiques locales. Au début du XX^e siècle l'aluminium était produit dans des conditions de dangerosité maximales. Mettant peu à peu en place son paternalisme, mélange d'autorité et d'encadrement de la vie privée, la direction de l'usine ne connaît, face aux rares mouvements sociaux, qu'une réaction : le lock-out puis la réembauche à la tête du client. Avec les ouvriers locaux, fermement enracinés dans leur terroir, le paternalisme a pu se développer dans les meilleures conditions. Tout ce qui encourage la famille profite davantage à ceux qui ont une famille, et isole un peu plus ceux qui en sont éloignés.

Comme tout le monde ne peut pas être assis à la droite du père, des sous-catégories ouvrières apparaissent. Le paternalisme se renforce par ces fragmentations sociales : ouvriers "de l'usine", ouvriers des sociétés sous-traitantes, intérimaires. Pendant soixante-quinze ans, cette usine et son paternalisme entreprenant vont régner sur la région. Son départ progressif, de 1985 à 1988, a pu être vécu comme un deuil, une blessure occasionnée par la perte du père, mais un paternel singulièrement injuste avec certains de ses enfants.

Parmi les nombreuses entreprises sous-traitantes du bâtiment qui interviennent pour l'entretien des cuves, et qui se développent dans l'ombre de l'usine, certaines ont survécu à son départ. L'usine d'aluminium était un donneur d'ordre important pour les entreprises du bâtiment, qui s'étaient développées à l'occasion de la Reconstruction des villages

détruits en 1944. Les grands chantiers des stations de sports d'hiver, dans les années 1960-70, et d'une manière générale l'immobilier de loisir leur ont permis de se développer, avec une main d'œuvre algérienne, marocaine et portugaise. En 1974, en vertu d'un accord gouvernemental, entre la France et la Turquie, arrivent les premiers travailleurs de ce pays, dès 1975. Depuis cette date, quelques-uns d'entre eux, répétant ce qu'avaient fait les Italiens en leur temps, se sont mis à leur compte et créé des entreprises qui comptent dans le tissu économique local.

Simultanément plusieurs "rencontres-mémoire" ont été organisées pour la population. Ces échanges d'expression des participants et de restitution partielle de la recherche ont été appréciés et suscité une demande. Des "ateliers-mémoire", réunissant un petit nombre de personnes les ont poursuivies. Des histoires s'y racontent, des romans personnels prennent corps, s'aidant d'objets, d'images, de documents.

La prochaine étape de ce projet est de travailler avec une démarche similaire sur une thématique en partie déjà traitée mais à une échelle départementale : le bâti et les hommes (les ouvriers de la construction sont des migrants italiens, maghrébins, portugais et turcs) en croisant les résultats d'une étude, la collecte de photos dans les entreprises et dans les familles, avec des formes de restitution variée, notamment une exposition. L'étude du rôle et de la situation de la femme immigrée est également prévue à plus long terme. ■